

DISCOURS M. AILLAGON

« Mesdames, Messieurs, tout d'abord, Christine, chers amis,

j'je vous prie d'excuser mon retard, je n'arrive pas du bout du monde, mais j'arrive de Versailles, ce qui, certains jours, peut devenir une affaire considérable. C'est un voyage qui a été très long le 6 octobre 1789 pour la famille royale, c'est un voyage qui a été un peu long aujourd'hui mais je l'espère moins tragique dans sa conclusion. En tout cas, l'objet de ma venue de Versailles à Paris était un objet amical et heureux, en l'occurrence, celui de rendre hommage au travail, au talent, aux qualités de notre amie commune, Christine de Langle.

À vrai dire, Christine, c'est la Bretagne qui nous a permis de nous rencontrer et de nous connaître.

Moi, pardonnez-moi de commencer par là, parce que ce sera plus court, tout simplement parce que je suis animé par une vieille passion de ce pays, de cette Bretagne, qui m'a d'ailleurs conduit à y acheter un petit coin de terre. Et vous, la Bretagne, vous en avez fait votre patrie quotidienne, votre patrie d'élection, non pas d'élection au sens où on l'emploie au Sénat, mais d'élection au sens des affinités électives. Mais, je le sais, mille liens vous attachent à ce terroir, ce sont les liens de votre famille, parce que je crois me souvenir que votre père est d'origine malouine, ce qui est l'une des extrémités de la Bretagne, et que, par ailleurs, votre mari y a un enracinement très profond dans la région de Morlaix et j'observe d'ailleurs aujourd'hui avec beaucoup de sympathie, que certains de nos amis, de cette Bretagne, Pays de Morlaix, sont venus jusqu'au Palais du Luxembourg, pour participer à ce moment de joie. Je vois notamment parmi nous notre ami Dominique Van Lier, qui a été un peu l'instrument de notre rencontre. Dominique Van Lier est propriétaire d'un très bel endroit, d'un très bel hôtel, à Locquirec, et c'est Locquirec qui nous a, les uns et les autres, ensorcelés.

Christine de Langle, vous êtes d'une famille riche en femmes et en hommes de qualité, vous m'avez un jour expliqué que la famille de vos grands-parents s'était finalement divisée en trois grandes branches : l'une s'étant consacrée à l'Église, et qui compte d'ailleurs parmi ses enfants l'évêque de Versailles, Monseigneur Aumonier, l'autre branche s'est consacrée aux armes, c'est une famille où les militaires, je crois, sont nombreux. Et votre branche s'est plutôt adonnée, je n'emploie pas le mot consacré, qui est un peu rigoureux quand on parle d'art mais qui s'est adonnée aux arts avec ce mélange de rigueur qui est nécessaire à l'art mais également de volupté.

Votre mère, dont je salue la présence, est une pianiste très subtile et je crois que votre enfance, votre adolescence, a été bercée de sa musique. Je crois que si l'on remonte plus haut dans l'histoire de votre famille, on y rencontre également d'autres artistes, dans le domaine de la musique mais également dans le domaine de l'illustration, et notamment je pense plus particulièrement au grand illustrateur que fût JOB. C'est sans doute cet environnement familial qui a permis à tant de personnalités différentes de s'épanouir, c'est à cet environnement artistique, à ce milieu donc, où on vous a élevée dans l'amour, dans la familiarité et dans l'amour de l'Art qui vous a déterminé quand le moment est venu de choisir la voie d'une formation supérieure, de vous orienter vers l'École du Louvre, donc, vers cette école, cette grande école de notre pays, où l'on forme à la connaissance de l'Art.

Et au cours de vos études, c'est plus particulièrement vers le Moyen Âge que vous vous êtes orientée et, naturellement, dans ce vaste paysage foisonnant de l'Histoire de l'Art, de l'Histoire de l'Art Universel, sans négliger la force de l'histoire de la peinture et notamment de l'histoire de la peinture française du XVII^{ème} siècle. J'ai été très sensible à ce que vous m'avez dit de votre passion pour Nicolas Poussin, et je sais que lorsqu'Alain Tapié, le directeur du Palais des Beaux-Arts de Lille a conçu la grande exposition

Philippe de Champaigne qu'il nous a donnée récemment, vous avez tenu à l'inviter, chez vous, à Carantec, de façon à ce que ceux qui fréquentent La Galerie dans toute la diversité de ses activités puissent justement avoir le point de vue d'un grand conservateur de musée, spécialiste d'un grand artiste du XVII^{ème} siècle, de Philippe de Champaigne, sur la production d'un artiste d'aujourd'hui, d'origine bretonne, Loïc Madec, qui, dans la dernière production de ses travaux, s'est attaché plus particulièrement au thème de la Vanité, ce grand thème de la peinture classique- je vois Alain Tapié parmi nous- ce grand thème également de la sensibilité spirituelle et religieuse du Grand Siècle français.

Vos études accomplies, votre vie professionnelle a été riche et diverse, mais je tiens pour ma part, sans en évoquer toute l'étendue, à m'arrêter à sa dernière, non pas définitive, mais chronologiquement, à sa dernière efflorescence, celle qui vous a conduit, vous installant en Bretagne, à vouloir tout d'abord y ouvrir une galerie à Carantec, plus particulièrement, une galerie que j'ai toujours, au cours de mes voyages, au cours de mes séjours dans notre Bretagne, eu le plaisir de visiter parce que vous y présentez parfois des artistes que je ne connais pas encore et que j'ai toujours grand bonheur à découvrir et parfois des artistes que j'ai le plaisir de déjà connaître, je pense notamment à notre ami commun, Nicolas Vial, à qui vous avez consacré, l'an passé, une remarquable exposition de ses dessins, certains de ses dessins d'ailleurs étant présentés dans le fond permanent de La Galerie.

Ouvrir une galerie à Carantec, c'est une façon d'affirmer que sur le territoire de notre pays, l'art a sa place partout, que l'art n'est pas simplement l'affaire possible du territoire parisien et que partout où il y a des regards de femmes, d'hommes, de jeunes, de moins jeunes, de très jeunes, l'art a sa place, que l'art n'est pas une sorte de périphérie de l'existence qui ne serait réservée et réservable qu'aux centres urbains mais que l'art est potentiellement et nécessairement l'affaire de tous.

Donc, dans cette galerie, vous avez, en quelques années, développé tout d'abord une politique d'expositions passionnantes, très engagées, parce que je tiens à dire que votre relation avec les artistes est de toute évidence une véritable relation humaine d'abord, vous croyez beaucoup à la force, à la nécessité de la sincérité dans les relations et qu'elle ne se réduit pas tout simplement à vendre les œuvres qu'on aurait placées ou confiées à vos bons soins.

Je suis toujours impressionné par la façon dont vous êtes rentré, dont vous entrez dans l'œuvre d'un artiste et dont vous vous efforcez également de faire comprendre la dimension étendue, la singularité, la perspicacité aux visiteurs de votre galerie, que ces visiteurs soient des inconnus de passage et je crois que dans une ville touristique comme Carantec, il s'en trouve forcément, des gens qui passant par là, voyant une galerie, par curiosité, se dirigent vers son exposition, mais également des visiteurs beaucoup plus engagés, beaucoup plus avertis, et parfois très exigeants et en tout cas très en attente de précisions, d'explications, de compréhension des œuvres qu'on leur donne à voir.

Ce travail, vous l'avez engagé avec une rare exigence, sans complaisance, j'étais très frappé le jour où vous m'avez déclaré que tout le monde n'est pas artiste. La facilité, finalement, tolérerait, qu'en chacun d'entre nous il y a une étincelle de créativité et l'art ne se définissant plus par des normes codifiées, que finalement, la production de chacun vaudrait la production de tous, et que finalement par une complaisance infinie, chacun pourrait être décrété ou se décréter lui-même artiste. Vous savez très bien que si en chacun d'entre-nous il y a de la créativité, nous ne sommes pas tous des Léonard de Vinci ou des Picasso, que l'expression de l'artiste a un niveau de singularité ou d'excellence et à plus forte raison d'excellence, c'est plus que le balbutiement d'une créativité plus ou moins maladroite.

C'est sans doute l'un des grands défauts du monde dans lequel nous vivons que de manquer parfois

d'exigence à l'égard de l'expression artistique, finissant par considérer que l'art n'est qu'un produit. On voit à quel point les phénomènes de spéculation peuvent parfois mercantiliser l'art et que finalement tout vaudrait tout. C'est un phénomène ancien puisque quand La Fontaine écrivait que « Dieu, dans son infinie bonté, a voulu que les grenouilles trouvent leur coassement beau », il disait déjà que finalement il y avait chez l'homme un possible aveuglement à l'égard de la qualité de ce qu'il faisait lui-même et cet aveuglement, naturellement, ne peut pas être partagé par ceux dont le métier, dont la vocation même, il faut dans votre cas, qu'on puisse parler plus de vocation que de métier, et justement de révéler l'art à son degré d'excellence.

J'ai également été très frappé par la force de votre conviction que l'art contemporain avait besoin de racines, avait besoin d'enracinement et là aussi c'est un point sur lequel nous partageons nos convictions. Ayant dirigé plusieurs institutions qui se consacrent à l'art contemporain, il m'est souvent arrivé de me dire que c'était un peu dommage qu'on établisse dans l'art, dans la grande aventure de l'art, des catégories historiques aussi radicalement hermétiques, aussi radicalement fermées les unes aux autres. L'Art ancien, l'Art des Temps Classiques, l'Art moderne, l'Art contemporain, l'Art contemporain devenant en quelque sorte une catégorie n'ayant ni racines, ni floraison possible, une sorte de catégorie livrée au malheur, au grand malheur de la seule instantanéité. Vous, vous savez que l'art, que les artistes, se nourrissent de tout ce qui les a précédés, il ne s'agit pas pour eux ni d'imiter, ni de copier, ni de faire pareil, qu'ils ont même l'obligation ardente de faire autre chose, puisqu'un art qui se répéterait deviendrait un artisanat. Ils ont l'obligation de faire autre chose mais sans méconnaître ce qui s'est fait avant eux parce que c'est pour l'artiste, pour sa création, pour sa créativité, pour sa pensée, un formidable combustible que cette connaissance parfaite de tout ce qui l'a précédé. Et quand nous parlions de Picasso, nous ne cessions d'évoquer la prodigieuse culture de Pablo Picasso qui est pourtant l'un des artistes des ruptures du XX^{ème} siècle. Une récente exposition au Musée Reina Sophia à Madrid évoquait justement les relations de Picasso avec l'art espagnol des temps qui l'avait précédé. Avec Goya, quand on voit Guernica, on ne peut pas s'empêcher de penser au « Dos de Mayo » et au « Tre de Mayo » de Goya, avec Vélasquez, avec Zurbaran.

Les grands artistes ont de la mémoire, les grands artistes ne sont pas amnésiques, c'est la raison pour laquelle, dans une autre des activités de La Galerie, vous avez pris soin de développer un cycle de conférences de façon à ce que le public, les visiteurs, qui viendraient voir une exposition puissent également avoir la possibilité d'accéder à une culture de l'art beaucoup plus large.

Et en même temps, tout en ayant cette exigence, tout en ayant cette lucidité, à aucun moment vous ne cessez de considérer que les artistes sont des êtres extraordinaires, dont le regard précède nos pas, que les artistes sont des femmes et des hommes qui voient plus loin que l'ordinaire des hommes que nous sommes. Ils ont cette immense capacité, compte tenu du caractère tendu de leur sensibilité, finalement, de mieux sentir les joies du monde, les peines du monde, les drames du monde, ceux de chacune de nos existences et ceux de notre existence collective.

Je crois que c'est dans ce respect que vous portez à la nature quasi prophétique des artistes que réside la raison principale de l'excellence de vos relations avec les créateurs.

Alors, ce serait déjà un travail considérable que d'avoir fait La Galerie de Carantec, que d'y avoir développé un programme culturel d'une telle ampleur, d'une telle ambition, mais encore avez-vous voulu avec votre mari vous attaquer à un autre grand œuvre, à celui d'une totale réconciliation de la société et des entreprises avec le monde de l'art.

Je crois que votre amour de l'art faisant, vous avez toujours considéré avec quasiment de la souffrance le fait que trop de nos contemporains, que trop de nos concitoyens, notamment parmi ceux qui avait une part de responsabilité dans le développement de la société, qu'ils soient élus ou qu'ils soient entrepreneurs, que trop de ces contemporains donc, vivaient éloignés de l'Art et ne percevaient pas à quel point l'Art était pour tous, pour une société, pour un groupe d'hommes et de femmes une chance, que l'art ne pouvait pas être relégué à la périphérie de la vie personnelle, de la vie sociale, de la vie collective, mais qu'il fallait vraiment tout faire pour remettre l'art au centre des choses.

Et c'est de façon militante que vous avez développé, en vous appuyant sur La Galerie, une activité de conseil, conseil destiné aux entreprises, les invitant ou leur permettant de reconsidérer à travers l'art, à la fois le déploiement de leurs projets, de leurs stratégies, mais également en les invitant à tout faire pour devenir des instruments de la familiarisation avec l'art vis à vis de ceux dont ils ont la responsabilité parce qu'ils sont ou leurs cadres, ou leurs clients, ou leurs employés.

Ainsi, à travers Art Majeur, c'est le nom de cette structure de conseil, avez-vous pu, de façon, je dois le dire, très originale, promouvoir auprès du corps économique, auprès des entreprises, une autre façon de percevoir la relation possible avec l'art et c'est une attitude, c'est une initiative à laquelle, je vous le confie une nouvelle fois, je suis pour ma part très sensible.

Vous savez, en d'autres temps, alors que je n'étais pas encore Président de l'Etablissement public du Domaine national du Château de Versailles, c'est un peu long, en d'autres temps, les circonstances le permettant, j'ai promu le vote par le Parlement d'une loi sur le mécénat et les fondations.

C'est la loi du 1^{er} août 2003, cette loi disait, alors qu'on constatait que, dans notre pays, le mécénat d'entreprise était une réalité moins forte que dans d'autres pays développés, en Europe ou aux États-Unis, alors donc que le mécénat était une réalité moins puissante, le but de la loi était finalement de faire tomber les barrières qui empêchaient ou étaient censé empêcher le développement du mécénat, notamment les barrières fiscales, cette loi a institué un régime de réduction et de déduction d'impôts extrêmement incitatif, et, je dois dire qu'on me l'indique, et on le vérifie également à travers diverses études, le mécénat s'est considérablement développé depuis, au plus grand bénéfice de tous ceux qui engagent des projets culturels.

Et je dois vous dire qu'aujourd'hui, comme président d'un établissement public, souvent je tire argument de la loi du 1^{er} août 2003, que certains veulent bien appeler la loi Aillagon, je trouve toujours un peu abusif de donner le nom du ministre qui a été porteur du texte à une loi parce que la loi, c'est celle du peuple français, c'est la loi du Parlement, donc les lois n'ont pas à porter le nom de telle ou telle personne qui a été à l'origine, ou de sa rédaction, ou de sa promotion, cela fait toujours plaisir naturellement, mais je trouve que c'est une pratique un peu extensive de cette personnalisation de la loi. Toujours est-il que je fais désormais souvent usage de l'argument de la loi du 1^{er} août 2003 pour convaincre des partenaires, des entreprises notamment, des particuliers parfois, de soutenir les projets d'acquisition, d'organisation d'exposition, de restauration de tel ou tel bâtiment du Château de Versailles.

Mais c'est également votre quotidien, n'est-ce-pas, que de vous mobiliser pour que les entreprises considèrent que l'art est une affaire possible pour eux, une affaire importante pour eux, et quand vous avez organisé pour le Groupe Heppner un séminaire sur le thème de la rupture - la rupture en art - en vous appuyant sur le modèle de Picasso, vous avez invité l'entreprise à une réflexion stratégique sur finalement la question de la rupture. La rupture est-elle une tragédie systématiquement, elle l'est parfois naturellement, ou la rupture n'est-elle pas dialectiquement positive puisqu'on voit bien qu'en art, s'il y a

des continuités, s'il y a des réminiscences, il y a également des ruptures fécondes, et je crois que cela a été tout particulièrement cette thématique qui a marqué le caractère productif de cette association, une réflexion stratégique, de la réflexion stratégique des entreprises avec une réflexion éclairée sur l'Art à certains de ses moments et à certains moments de son histoire.

Cette grande aventure professionnelle et culturelle que vous avez engagée, je dois le dire, de façon totalement solidaire avec votre mari, je vous vois, quand je viens à Carantec, sur le pont l'un et l'autre, toujours attentifs à l'attente de vos visiteurs, toujours également curieux de tous les développements que votre activité pourrait connaître. Vous me laissiez entendre cet été que vous pourriez peut-être engager quelques nouveaux développements mais ces développements sont toujours à l'intersection de l'amour et la connaissance de l'art et de l'attention aux besoins de la société dans laquelle nous vivons. Vous n'êtes pas de ces esthètes, qui, finalement, indifférents au monde, pourraient le voir s'écrouler sans s'émouvoir, vous n'êtes pas de ces fonctionnalistes qui pensent que tout est dans la finance et dans la technique, vous savez que l'homme est également fait d'une part immense et irréductible de sensibilité et c'est à l'intersection de ces nécessités et de ces aspirations que vous situez avec une inlassable passion votre activité et votre action.

Christine de Langle, tant d'engagement, tant de passion, tant de mérite, tant de réussite, vous valent aujourd'hui l'hommage de la République et c'est pour moi un très grand honneur, un très grand bonheur également de pouvoir vous dire, Christine de Langle, au nom du Ministre de la Culture, je vous fais Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres ».

DISCOURS Mme de LANGLE

« Monsieur le Ministre, cher Jean-Jacques,
Monseigneur, Monsieur l'ambassadeur, Mesdames, Messieurs, chers amis,
Monsieur le Sénateur, vous êtes chez vous,
Chère Maman,

L'honneur qui m'est fait aujourd'hui est une reconnaissance de ce que j'ai pu accomplir dans le domaine des Arts et Lettres. Je suis très émue de ce que vous avez dit et compris en profondeur de cette aventure. Ceux qui ont suivi le développement d'Art Majeur savent que c'est le fruit de la rencontre de deux personnes, Claude de Langle et Christine Aumonier. Dans toute rencontre, il y a des risques et il y a des responsabilités à assumer, bien sûr, si l'on veut avancer. Cette décoration est une belle responsabilité dans la poursuite de mon chemin et l'épanouissement de notre aventure.

Mon chemin, vous l'avez rappelé, a été marqué, c'est vrai, par une éducation, avec une chance incroyable d'avoir des parents qui ont initié leurs enfants à la culture. Alors c'est vrai, c'était la musique, c'est vrai, c'était la beauté et la rigueur de notre langue, - ah oui les verbes irréguliers, nous avons souffert ! - Mais c'était aussi la contemplation des chef-d'œuvre de l'art occidental. Mon Dieu, nous nous souvenons en famille, des « campagnes » de Grèce et d'Italie, cela reste parmi les souvenirs les plus mémorables de nos voyages familiaux, cela n'allait pas sans heurts ni sans difficultés, mais ils étaient pour nous, et pour moi en particulier, autant d'occasions d'éveiller un sentiment d'émerveillement, de

reconnaissance devant l'histoire qui avait modelé les chef-d'œuvre. Déjà, c'était l'espace d'un dialogue intime qui se nouait au-delà des siècles, au-delà des frontières.

Alors, vous l'avez rappelé, cela a dû orienter, très vite en effet, le choix vers l'École du Louvre puis la Sorbonne. L'École du Louvre qui m'apprend à vivre de la fréquentation quotidienne des chefs-d'œuvre et je fais alors l'expérience d'un décalage incroyable, entre ce que j'entends - et je l'ai entendu : « des études pour jeunes filles à marier ». L'Art restait dans le décoratif, tout comme les jeunes filles à marier d'ailleurs ! - décalage donc entre ce que j'entendais et ce que je vivais.

Quelle était la réalité, la vérité de ce que je vivais ? Un compagnonnage avec les plus grands artistes et une approche transversale de la vie. L'histoire de l'Art était bel et bien, je m'en rendais compte, au cœur de l'aventure humaine car elle touchait tous les domaines : politique, historique, économique, social. Alors c'était sans fin évidemment et je commençais à avoir la réputation d'être sans arrêt à chercher le point derrière la virgule. Mais c'est finalement une autre famille qui se crée, celle des préférences artistiques nées des rencontres pendant ces années d'études. Et à chaque fois, c'est une rencontre qui ressemble étrangement à un lien amoureux dans le fait qu'il suscite un désir, un désir d'être en présence, un désir d'en savoir plus, toujours plus. Un désir d'établir un lien intime avec la beauté, beauté qui ne se confond pas avec l'Art mais qui certainement en constitue le cœur.

Cette démarche nous fait aller au-delà des apparences, car l'artiste, et vous citiez Picasso, « l'artiste », nous dit Picasso « fait sauter la croûte du visible » et « aller au fond de l'être, là où réside l'éternel et le primitif » selon les mots de Bachelard. C'est un mystère, un mystère qui part d'une expérience bien humaine, celle de l'artiste.

Alors, vous savez ce que c'est, quand vous aimez votre famille, vous avez envie de la présenter aux autres et c'est une véritable manie des présentations qui m'a animée pendant une bonne vingtaine d'années que j'ai passées au service des Musées Nationaux. Partager, transmettre un patrimoine tellement vaste qu'on en a jamais fini, un patrimoine d'expériences techniques et humaines, c'était une passion, une responsabilité, un devoir et une mission.

Pourquoi donc, en effet, confiner dans le domaine des spécialistes la fréquentation d'artistes qui, par leurs créations, atteignent le cœur de nos préoccupations. La passion de créer est-elle annexe ou essentielle ? Je vous remercie de l'avoir souligné.

À ceux qui croient toujours indispensable de réinventer la roue en partant de rien, cette fameuse « tabula rasa », Manet affirme avec toute la force des scandales qu'il avait suscitée par sa modernité : « il faut réactualiser les chefs-d'œuvre ». Belle preuve d'humilité.

À ceux qui se méfient de toute influence et à ceux qui ne jurent que par un coach ou autre gourou, Cézanne explique : « Je veux que la fréquentation d'un maître me rende à moi-même. Toutes les fois que je sors de chez Poussin, je sais mieux qui je suis ». Eh oui, je n'ai pas résisté à parler de ce cher Poussin!

Enfin, tous ces Français qui visitent le Château de Versailles, avec la rage du révolutionnaire qui gronde encore en eux, je l'ai entendu lorsque j'ai travaillé à Versailles, n'attendent-ils pas qu'on leur redonne les clés de ce lieu pour qu'ils se réconcilient avec leur histoire et qu'ils se réconcilient avec eux-mêmes ?

Les étapes d'une vie sont toujours une occasion d'apprendre à se connaître.

Il y a eu l'éducation, il y a eu la formation, il y a eu les études.

Savais-je qui j'étais, quand il y a dix ans, je croisais la route d'un breton entrepreneur, terme redondant. J'ai appris, depuis que je vis en Bretagne, que tous les Bretons sont gens passionnés à entreprendre. Et

c'est vrai, je pensais, fille de corsaire, que seuls les Malouins l'étaient, j'en avoue. Je salue tous les Bretons qui sont avec nous ce soir, certains ont fait une longue route, et je leur en suis vraiment très reconnaissante.

Joseph le Bihan, fondateur de l'Institut de Locarn, le « petit Davos breton », et Alain Glon, son président, la famille Madec, que dis-je, la « tribu Madec », ils sont tous là et tous font rayonner la Bretagne à l'international. Et que dire de nos « Archanges », mais oui nous avons des archanges, nous travaillons avec une agence de communication très efficace, puisqu'elle est implantée à Landerneau, on ne peut pas mieux faire.

Et nous avons aussi un breton parmi les politiques, bien sûr d'abord le breton de cœur que vous représentez, et Marc Le Fur, qui a accepté au nom de l'amitié, de délaissier l'Assemblée Nationale pour le Palais du Luxembourg, je le remercie aussi énormément.

Or donc, je reviens à mon Breton, ce Breton que je rencontre, homme du marketing, modelé par l'efficacité américaine. Il avait pu mesurer les effets d'une présence ou d'une absence d'art et de culture et son influence dans le développement d'une carrière professionnelle. Nous nous sommes mariés, à Saint-Malo, mariage béni par Monseigneur l'évêque, qui était alors évêque auxiliaire de Paris. Et nous avons créé Art Majeur. Entreprise qui repose sur un postulat : « L'Art est un donné majeur dans la conduite des hommes ». Bannière derrière laquelle se range notre premier comité stratégique, sous la conduite de son premier président, André Aumonier, mon père, qui a accepté cette dernière présidence en me disant : « Tu sais, président je l'ai été toute ma vie, il n'y a que ça que je sache faire, alors j'accepte ! ».

Je remercie les membres de ce comité ici présents : François Bertrand, qui a été Directeur international des Parfums Dior ; Maurice Hamon, Directeur des Relations Générales de Saint Gobain ; Bernard Savaete, expert mondialement reconnu dans le domaine du verre et du verre plat ; Olivier Chaline, Professeur d'Histoire Moderne à la Sorbonne, qui est venu en voisin ; Hugues Dericke, chargé du programme MBA à l'ESSEC ; Agnès de Clermont Tonnerre, Secrétaire Générale du Crédit Agricole et son actuel président, Bernard Lacan qui a été de longues années Président du Directoire du Groupe Bongrain.

Si j'ai voulu citer toutes ces personnes, ces responsables à haut niveau, dans des domaines différents, vous l'avez bien entendu, c'est qu'ils ont adhéré à cette transversalité par la culture et l'art que propose Art Majeur. Et je voudrais publiquement les remercier.

Nous avons donc ce postulat, « L'Art est un donné majeur dans la conduite des hommes », un donné, un don, une évidence, que donnent l'art et l'œuvre d'art et plus particulièrement le chef d'œuvre. Je dédie à nos amis russes, Andreï Gratchev, ambassadeur itinérant de Russie et à son épouse, cette pensée de Soljenitsyne « la conviction profonde qu'entraîne une vraie œuvre-d'art est absolument irréfutable. Elle contraint même le cœur le plus hostile à se soumettre ». Lorsque nous sommes dans l'évidence, nous approchons la vérité. Tous ceux qui doutent de cette alliance qui leur paraît contre-nature, art et management, art et vie professionnelle, je les renvoie à Picasso, « L'art, c'est la vie ».

Mais de quelle vie s'agit-il ? Une vie subie ou une vie assumée dans sa dimension créatrice ? On peut alors choisir de faire de sa vie une œuvre d'art. Et c'est ce que nous nous efforçons de construire, tous les jours, avec Art Majeur. Vous l'avez compris et vous l'avez souligné, nous n'avons pas dissocié vie privée et vie professionnelle. Loin de considérer cela comme un danger mais loin d'en minimiser les

risques, nous avons décidé de partager joies, déceptions, angoisses, risques, échecs et réussites.

Une vie d'entrepreneur, une vie d'artiste, la vie, simplement et largement.

C'est en tout cas faire au quotidien l'expérience d'un dialogue interculturel vivant pour ne pas dire vivifiant. Combien de fois la structure rationnelle de la pensée masculine s'est interrogée sur la direction en volutes successives de la pensée féminine? Exemple frappant de transversalité culturelle !

Faire de sa vie une œuvre d'art, c'est accepter qu'une capacité artistique s'épanouisse à travers la rencontre amoureuse et se développe comme elle ne pouvait le faire auparavant. C'est accepter d'être révélé à soi-même. L'union des compétences professionnelles a permis, certes, de créer l'entreprise, mais l'union des cœurs a permis à chacun de se révéler grâce à cette dimension culturelle, artistique, partagée, grâce à la capacité créatrice de chacun.

C'est ce que nous découvrons l'un par l'autre, c'est aussi ce que nous découvrons grâce aux artistes qui nous entourent et que nous avons souhaité mettre ici à l'honneur. Ceux qui ont habité de leurs œuvres La Galerie à Carantec, galerie d'art contemporain, que nous avons voulu dans le prolongement d'Art Majeur, et vous avez parfaitement vu la continuité. En effet, centre culturel vivant où des voix libres se sont exprimées. Merci à Alain Duault, musicologue, poète reconnu. Merci à Alain Tapié, directeur du musée des Beaux-Arts de Lille, d'y avoir fait vivre cette transversalité des arts, ce sont des moments que nous n'oublions pas.

Prenons un peu de temps avec ceux qui ont fait profession d'Art, qui sont artistes tous les jours de leur vie, et qui, s'ils sont honnêtes, disent avec Poussin, « Je n'ai rien négligé ».

Nicolas Vial, qui est parmi nous par une de ses œuvres, que l'on connaît en effet par ses dessins de presse, passe à travers les brumes et les eaux du souvenir, c'est un lointain souvenir de Venise qui se trouve derrière vous. Philippe Levantal, nous avons mis les noms des artistes, comme ca vous pourrez aller les voir d'un petit peu plus près. Philippe Levantal, dans son atelier, nous dit inlassablement l'exigente vérité de la lumière. Loïc Madec, que vous citez tout-à-l'heure, dans une œuvre issue de la suite italienne, nous dit la nécessité d'une culture pour transposer un rêve.

Herman Joseph Khuna, de Düsseldorf, nous fait suivre un chemin vibrant de la lumière. Patrick Descamps, nous dit avec ce grand espace bleu, que l'abstraction est toujours pour lui le lieu de l'indicible.

Je finis par ces deux tableaux qui sont derrière moi, que nous a confié André Brasilier, qui passe, nous dit-il toujours, du figuratif au transfiguratif. Je voudrais tout spécialement le remercier, car André est en ce moment dans une étape capitale, dans la réalisation d'un chef-d'œuvre, d'une petite chapelle Sixtine comme on l'appelle déjà, la décoration de la chapelle de Pompadour. Chantal et André Brasilier ont fait spécialement le déplacement de Pompadour pour nous retrouver ici, ils repartiront demain pour Pompadour, merci, chers amis.

Mais, me direz-vous, tout le monde n'est pas artiste. C'est vrai, et les autres? Cependant, nous savons que l'art s'adresse à tous, et là nous sommes tous concernés.

Car l'art est un lieu de rencontre et de dépassement, un lieu de désir et de révélation, désir d'aimer comme le laisse entendre cette Dame à la Licorne, si actuelle dans son message du XVI^{ème} siècle. Je salue Sophie Lagabriele qui nous a fait l'amitié de venir du Musée du Moyen Âge.

C'est aussi un lieu de gratuité. Le temps artistique, c'est le temps de la gratuité car il nous oblige à sortir du temps comptable marqué par ce rythme binaire action/réaction, comme un rythme infernal qu'appelle évidemment l'accélération de notre monde. Ce lieu de gratuité, c'est aussi un lieu de foi. Foi

en l'homme, foi en sa capacité créatrice, qui repose sur un face à face, face à face avec lui-même, le plus dur, face à face avec l'autre, proche ou lointain.

Le peintre russe Jawlensky avait sa vision d'un monde global. Que peut donc dire un artiste sur un monde global ? « Dans le visage, se manifeste le cosmos tout entier ». Affronter l'autre et le visage de l'autre.

Mettons-nous donc au rythme des artistes qui permet ce face à face. Et entrons dans la démarche d'Art Majeur qui propose un face à face entre la culture et l'entreprise, ou tout autre corps constitué.

Nous remercions, parmi les chefs d'entreprise présents, qui doivent jongler sans arrêt avec les emplois du temps difficiles, et je voudrais remercier quelques-uns de ceux qui sont là : François Legrain de Delifrance ; Jean Schmitt, du groupe Heppner ; Fabienne Mahieu de Titeflex, merci d'avoir adhéré à notre propos, de l'avoir offert à vos salariés.

Pour nous en effet, il ne peut pas y avoir de développement de marché sans culture, car nous voyons l'entreprise comme un lieu de développement de culture. D'ailleurs, cher Jean-Jacques, vous le faisiez remarquer, c'est vrai que cette loi d'août 2003 offre une possibilité incroyable aux entrepreneurs de s'intéresser à la culture et à l'art, un marché immense à développer.

Vous ne pouvez donc que soutenir cette définition de l'entreprise, un lieu de plus-value de bien, de vrai et de beau. N'avons-nous pas oublié cette plus-value de beau, cette dimension essentielle qui constitue le cœur de l'homme et donc de la société.

Pour cela, il faut une voie d'accès. Cette voie, c'est le désir qui suscite passion, culture, créativité, imagination et innovation. Toutes qualités nécessaires pour sortir des limites de l'hyperspécialisation et affronter les défis d'aujourd'hui et de demain. Qualités qui sont autant de bénéfices pour le monde politique, social et économique.

Nous avons conscience qu'Art Majeur vient provoquer un système pyramidal et s'inscrit comme outil nécessaire de la transversalité qui est vitale pour assurer le rebond de nos sociétés.

Votre présence ici ce soir est un encouragement et vous mandate désormais comme autant d'ambassadeurs de l'action d'Art Majeur, nous vous en remercions déjà.

Répondons de toutes nos forces à l'invitation du poète Paul Valéry, inscrite, je vous le rappelle, vous le relirez, au fronton du Musée de l'Homme : « Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor, que je parle ou me taise. Ceci ne tient qu'à toi, ami, n'entre pas sans désir ».